



Les judéo-chrétiens deux mille ans après. Une anthropologie urbaine des religions

Zakaria Jéridi

► To cite this version:

Zakaria Jéridi. Les judéo-chrétiens deux mille ans après. Une anthropologie urbaine des religions : A propos du livre de J. Gutwirth : Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui. Colette Pétonnet et Yves Delaporte. Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Collection Connaissance des hommes, L'Harmattan, pp.189-197, 1993. halshs-00010431

HAL Id: halshs-00010431

<https://shs.hal.science/halshs-00010431>

Submitted on 15 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES JUDEO-CHRETIENS DEUX MILLE ANS APRES Une anthropologie urbaine des religions*

Zakaria Jéridi

[Rédaction 1991

Référence de publication : Zakaria Jéridi, « Les judéo-chrétiens deux mille ans après. Une anthropologie urbaine des religions [A propos du livre de J. Gutwirth : *Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui*. Reproduction de *Les Cahiers Internationaux de Sociologie* 1991] », *Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte*, Paris, L'Harmattan (Connaissance des hommes), 1993, pp. 189-197. ISBN2738422403.

chapitre IV. Astreintes et fidélités

Notice sommaire en ligne oai:halshs.ccsd.cnrs.fr:halshs-00003996_v1 URL
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00003996>]

Il existe aujourd'hui en Amérique du Nord (Etats-Unis, Canada), mais aussi en France et même en Israël, des juifs qui croient en Jésus-Christ et qui le reconnaissent comme le Messie, mais ne souhaitent pas que l'on utilise à leur propos le terme de convertis. Ils ne se considèrent pas comme des chrétiens au sens sociologique habituel du terme ; ils se disent plutôt juifs et même « tout à fait juifs » et affirment leur appartenance et leur fidélité au peuple d'Israël. Ce sont les « Juifs messianiques », comme ils se nomment eux-mêmes.

Ce qui signifie dans la pratique, que les règles de la *kashrout* (alimentation casher) sont respectées, que le repos du *shabbat* est observé, que les enfants mâles sont circoncis. Les temples ou églises ressemblent plutôt à des synagogues, avec candélabres à sept branches et rouleaux sacrés de la Torah (le Pentateuque). On y célèbre des offices sabbatiques en chantant le *shma Israël* (confession de foi judaïque) ou des mélodies juives traditionnelles comme *shabbat Shalom* et on prononce les 18 bénédictions (*Shmoné Esré*) comme dans un office synagogaal classique.

Les institutions juives officielles et le judaïsme orthodoxe les rejettent ; l'Eglise catholique et d'autres instances chrétiennes ne les reconnaissent pas. Qui sont les juifs messianiques ? Sont-ils des convertis ? Combien sont-ils ? Depuis quand existent-ils ? Quelle est la dynamique sociologique à l'origine de leur apparition ?

* A propos du livre de J. Gutwirth : *Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui*. Une première version de ce texte est paru dans *Les Cahiers Internationaux de Sociologie* 1991.

Dans *Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui*, J. Gutwirth traite du mouvement juif messianique dans son ensemble aux Etats-Unis. Récemment, dans une *Introduction à l'anthropologie urbaine religieuse* par laquelle il ouvre un numéro spécial qu'il a dirigé, consacré à cette discipline, J. Gutwirth (1991 : 12) souligne que l'« un des apports de l'anthropologie urbaine et religieuse, c'est précisément de toucher de près, de faire découvrir des innovations religieuses plus ou moins minoritaires, en train de se constituer, de se développer ». Cette enquête sur les juifs messianiques et les judéo-chrétiens en général, est une illustration vivante de ces propos. Mais tout d'abord quelques indications.

Judéo-chrétiens, chrétiens hébraïques, juifs messianiques sont des dénominations difficiles à cerner. Historiquement, les judéo-chrétiens sont les premiers juifs qui ont suivi Jésus, qui ont accepté son enseignement, et qui ont reconnu que les promesses messianiques révélées par les Prophètes s'étaient réalisées dans la personne de Jésus de Nazareth. A cette époque, seuls les juifs attendaient le Messie : Jésus était venu comme le Messie des juifs. C'est donc une croyance juive qui a donné naissance au christianisme. Les premiers disciples de Jésus et Jésus lui-même n'avaient probablement pas le sentiment ou l'intention de sortir du judaïsme, et d'ailleurs, aux yeux de leurs contemporains, de l'extérieur comme de l'intérieur, ils étaient des juifs. C'est avec la prédication de Paul, qui estimait que les observances de la loi mosaïque n'étaient pas nécessaires au salut, que la distinction entre judéo-chrétiens et chrétiens s'établit. Les premiers furent choqués par l'attitude de Paul dont ils rejetèrent l'enseignement. Ils continuèrent à respecter et à pratiquer les préceptes du judaïsme tout en acceptant le message de l'Evangile. Les seconds furent de plus en plus nombreux, composés de *goyim* (gentils) venus en grande partie du paganisme, promis au salut par le Christ mais libérés des observances de la loi juive. Très tôt, ils sont appelés « chrétiens » (Actes 11 : 26). En même temps, les judéo-chrétiens avec à leur tête Jacques, le frère de Jésus, se marginalisent au fil des ans, à tel point que leur tendance est alors assimilée à une hérésie (Irénée, Epiphane). Ils seront rejetés des deux côtés. Des communautés judéo-chrétiennes persisteront en Palestine, dans tout le Proche-Orient, en Syrie et sur les bords du Jourdain et de la mer Morte jusqu'au VI^e siècle.

Sans cette ouverture de Paul de Tarse (Saül), peut-être le christianisme serait-il resté une secte juive parmi d'autres (Esséniens, Zélotes, Sadducéens, Baptistes) et se serait-elle éteinte comme toutes les autres. Avec l'enseignement de Paul, les non-juifs seront progressivement plus nombreux que les juifs dans l'Eglise primitive. Sociologiquement, ce choix et cette orientation furent décisifs pour l'élaboration, la survie et l'histoire du christianisme.

Le livre de J. Gutwirth s'inscrit dans sa patiente et constante entreprise de jeter les bases et les fondements de l'anthropologie urbaine en France et en particulier l'anthropologie urbaine religieuse, inaugurée par lui il y a maintenant vingt ans par la publication de son ethnologie des Belzer Hassidim d'Anvers (1970) considérée aujourd'hui comme un classique du genre (en tous cas, la seule étude ethnologique systématique rédigée à ce jour en langue française sur une communauté hassidique). A une époque où l'ethnologie était encore associée à l'exotique, au dépaysement et au lointain, Gutwirth avait entrepris de la ramener au proche, au coin de la rue, à l'urbain et à la modernité.

Dans les années 1920 l'école sociologique de Chicago s'est inspirée des méthodes de l'ethnologie pour étudier les « ghettos » et les minorités ethniques dans la ville. En France, dans les années 1950, G. Balandier dans sa *Sociologie des Brazzavilles noires*, sociologie qui est en fait marquée par la méthode ethnologique, ébauche ce qu'il convient d'appeler aujourd'hui une anthropologie urbaine. Ce n'est qu'au début des années 1970 que l'anthropologie urbaine en France sera institutionnellement installée, avec C. Pétonnet, J. Gutwirth et G. Althabe.

Dans *Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui*, le choix de groupes charnières entre les deux religions, juive et chrétienne, ancrés dans le tissu urbain et péri-urbain est une excellente intuition. Leur observation est révélatrice de phénomènes complexes qui débordent le cadre même de l'étude du comportement religieux pour laisser se profiler les transformations et les « recompositions ethniques » invisibles et microscopiques mais réelles de la société américaine.

Après avoir introduit l'actualité du phénomène judéo-chrétien, sa réapparition dans la société américaine et européenne, et avoir décrit le cheminement qui l'a conduit à s'intéresser aux groupes dits « juifs messianiques » aux Etats-Unis, J. Gutwirth consacre un important développement aux origines et à l'histoire moderne du judéo-christianisme, aux institutions et au contexte qui lui ont donné naissance. Il fournit une masse impressionnante d'informations et de faits, procédant par là à une véritable archéologie qui restitue la préhistoire de l'avènement de ce courant. Il remonte jusqu'à ses premiers balbutiements, vers 1803, quand une association de juifs convertis, les Beni Abraham, se crée dans un quartier de Londres à population juive. Une alliance chrétienne-hébraïque est fondée en 1866 regroupant des associations de juifs convertis, se présentant comme juifs désireux d'apporter un message juif à leur frères juifs. D'Angleterre, l'Alliance passe aux Etats-Unis pour œuvrer au sein des millions d'immigrés juifs venus principalement de l'Empire tsariste et installés surtout à New York, traditionnel port d'accueil. Les missionnaires non juifs, baptistes ou méthodistes, qui essayèrent de

prêcher dans ces communautés parlant le yiddish, échouèrent rapidement, ignorant tout de la vie juive. Seule la mission de Léopold Cohn, juif hongrois émigré, converti baptiste et fondateur de la fameuse A.B.M.J. (*American Board of Missions to the Jews*) fortement associée aux Eglises évangéliques, eut un relatif succès. Ces alliances, congrégations et institutions d'encadrement des juifs convertis furent très actives dans les villes américaines à forte présence juive immigrée comme New York, Chicago, Detroit, Los Angeles. En vérité, toutes ces missions ne faisaient que pousser les convertis juifs à s'assimiler, à abandonner leurs coutumes et la langue yiddish. Mais ceux-ci, malgré leur bonne volonté, ne se sentaient pas à l'aise dans la symbolique chrétienne et parmi les fidèles de la vieille tradition protestante de culture anglophone. Ils se trouvaient exposés aux préjugés des W.A.S.P. (*White Anglo-Saxon Protestants*). En fait, le rejet eut lieu des deux côtés. Du côté juif, ce rejet se traduisait par des licenciements, car nombre de juifs convertis travaillaient chez des patrons juifs.

Avec un rythme soutenu et une puissante capacité de synthèse, Gutwirth nous fait parcourir toutes les étapes historiques et sociologiques (américanisation progressive et généralisée, ascension sociale de la deuxième génération, mariages mixtes et leur poids dans cette évolution). Il passe au crible des institutions comme l'A.B.M.J. ou l'*Open Door Messianic Jewish Congregation*, dont l'examen méticuleux permet de comprendre pourquoi et comment des juifs convertis agrégés au début aux Eglises évangéliques (protestants) vont progressivement tendre à l'autonomie et être à l'origine du mouvement juif messianique qui ne s'amorce véritablement que vers 1970. Ainsi J. Gutwirth a pu observer le phénomène à sa naissance, au berceau.

Il faut préciser que son approche est essentiellement ethnologique, ses techniques d'investigation étant celles de l'ethnographie, des plus classiques même ; la seule différence, c'est qu'ici, elles sont appliquées au monde urbain. Comme point de départ, il choisit l'étude de cas, celle d'une petite communauté juive messianique de la banlieue de Los Angeles, dénommée *Ahavat Zion* (*L'amour de Sion* ou *Les amoureux de Sion*) – précédemment nommée *Temple Beth Emmanuel* (*Temple de la maison d'Emmanuel*, Emmanuel est synonyme de Jésus pour les chrétiens). On peut toujours s'interroger sur la représentativité typologique d'un groupe ou d'une communauté pour élaborer un discours concernant la totalité d'un phénomène aussi diversifié que le judéo-christianisme actuel ; de toutes façons le choix d'un autre groupe au sein de ce vaste mouvement (qui touche la plupart des mégapoles américaines) n'aurait pas supprimé les risques d'arbitraire tant le caractère récent, labile, fluctuant et innovateur de ces groupes rend impossible sinon illusoire l'échantillonnage classique. Cette communauté offre donc à l'ethnologue une expérience toute faite permettant de percevoir les

options et les tendances diverses qui affectent d'autres groupes messianiques. Cela dit, ce n'est qu'après une enquête préalable, notamment à New York et Washington, et plusieurs rencontres et entretiens avec divers animateurs judéo-chrétiens et messianiques que l'auteur a arrêté son choix sur les *Ahavat Zion* de Los Angeles.

Dans son introduction à l'anthropologie urbaine religieuse, Gutwirth (1991 : 10) fait remarquer que « l'anthropologue qui examine des faits religieux situés en ville, étendra presque inévitablement sa recherche au contexte proprement urbain : unités domestiques, quartiers où vivent les acteurs, etc. La prégnance de l'espace urbain, de son organisation se feront sentir dans la recherche et l'analyse ». L'enquête consacrée à *Ahavat Zion* est un exemple d'application de ces perspectives d'inspiration holiste, articulant les faits religieux observés à des paramètres « extérieurs » ou plus larges. En effet, Gutwirth commence par insérer la communauté dans son environnement général. Rien n'est laissé au hasard : contexte économique, démographique et financier, environnement urbain et péri-urbain, topographie de la ségrégation sociale, et même, données climatologiques et géologiques régionales. Une véritable photographie de Los Angeles et de sa banlieue. A l'intérieur de la communauté, avec un regard d'expert, tout est décrit avec minutie : comportements rituels, organisation de l'espace, architecture du temple... Une foule de détails qu'il faut savoir remarquer et interpréter, qui auraient échappé au non-initié, et combien précieux et riches d'indications pour l'ethnologue observant une tendance religieuse en train de se constituer : chaque détail renferme des intentions. Les membres du groupe sont passés au peigne fin : âge, sexe, profession, origine et lieu de naissance, couleur, origine ethnique, situation matrimoniale, pourcentage des couples mixtes, itinéraires personnels entrecoupés de récits de vie dont certains sont absolument succulents. Toutes ces données, exploitées et synthétisées ultérieurement dans un chapitre novateur intitulé « Recompositions », permettront de dégager la signification sociologique de l'ensemble du mouvement dans sa diversité : dans un nouveau cadre de vie, principalement péri-urbain, lié à un changement technico-économique post-industriel, des personnes « souvent venues récemment aux classes moyennes et regroupées dans de multiples situations qui transcendent d'anciennes barrières religieuses et ethniques » trouvent dans le groupe une stabilité communautaire et un réenracinement dans des valeurs adaptées à leur condition.

L'enquête révèle plus spécifiquement que la plupart des membres du groupe sont des juifs convertis qui répugnent à fréquenter une Eglise. Mais ces fidèles d'origine juive ne sont pas non plus d'anciens habitués de la synagogue classique. Ils n'ont que peu d'expérience en matière de rites et de prière judaïque, d'où le tâtonnement, l'improvisation et le « bricolage culturel ». La

prédication est certes fondée sur l'Ancien et le Nouveau Testament mais l'observance du culte se veut autant que possible inscrite dans la tradition judaïque. Le repas de la pâque par exemple est organisé chez un traiteur casher du quartier juif de Fairfax. Les noms cités dans les Evangiles sont judaïsés et prononcés, autant que faire se peut en hébreu : Jésus est « *Yeshua* », le repas de la pâque est appelé « *Séder* » comme dans le culte synagogal, l'Ancien Testament est appelé « *Tenach* », le Nouveau Testament « *Brith chadasha* » qui veut dire littéralement « *alliance nouvelle* », etc. La judaïsation du culte a été encore renforcée avec l'arrivée d'un nouveau chef spirituel, un certain Silber. Les *Ahavat Zion* se sont mis à célébrer les fêtes juives comme le *Rosh ha shana*, le nouvel an juif, le *Tisha be Av*, jour de deuil qui commémore le souvenir de la destruction du Temple (la deuxième destruction, en l'an 70) et à abandonner progressivement le service dominical pour ne plus célébrer que les services sabbatiques *shacharit* shabbat et ainsi mieux respecter la liturgie judaïque. Désormais, les fidèles se tournent vers le mur « oriental » de la salle de prière et portent pendant l'office la *kippa* (calotte) sur la tête et le *talith* (châle de prière) sur les épaules. Cette judaïsation du culte s'est accentuée à tel point qu'un certain mécontentement s'est manifesté chez une partie des fidèles pour signifier qu'ils n'étaient pas devenus croyants en Jésus pour se retrouver juifs pratiquants ! En vérité, et toute l'enquête le montre bien, chez les *Ahavat Zion* comme dans les autres groupes messianiques observés par l'auteur, coexistent souvent deux tendances contradictoires qui résument clairement la psychologie des adeptes du messianisme juif. Les uns estiment qu'on n'accentue pas assez l'identité juive, les autres trouvent qu'on n'en fait pas assez du côté de la célébration de la nouvelle foi.

Ces tendances conflictuelles dont Gutwirth a excellemment restitué l'atmosphère, les tensions et quiproquos, constituent un point crucial et ceci à plusieurs titres. Elles témoignent des « difficultés que suscite l'adjonction combinatoire du judaïsme et du christianisme » et par-delà, peut-être de tous types de dénomination mixte¹. Point crucial aussi pour l'historien du christianisme primitif. On le sait, comparaison n'est pas raison, et ni le contexte historique ni les données ne sont les mêmes. Néanmoins des analogies peuvent être légitimement établies. Bien des situations et des scènes rapportées par

1. Relevons au passage des anecdotes (mais combien significatives) et bien exploitées par les médias, comme le cas de soeur Marie-Catherine, mère supérieure d'un couvent de Bourgogne qui changea son nom pour celui de soeur Myriam, plaça une Torah dans la chapelle de son couvent, une mezouzah à sa porte. De plus son vin est devenu casher depuis que sa maman lui a révélé qu'elle était juive (d'origine). Elle transforma de même le nom de sa communauté qui s'appelle maintenant « les Petites Soeurs d'Israël, Filles de l'Immaculée »...

J. Gutwirth ressemblent étrangement à celles vécues par les premiers judéo-chrétiens il y a près de deux mille ans. L'examen plus approfondi et plus serré de ces analogies, servi par l'« imagination anthropologique » comme Gutwirth aime à le dire, fournirait au comparatiste des indications valables pour mieux pénétrer l'esprit des premiers juifs créateurs du nouveau culte chrétien (tel Paul) après leur adhésion au message de Jésus-Christ.

C'est grâce aux indications de Luc dans les *Actes des Apôtres* dont il est l'auteur, que nous disposons d'éléments pour percevoir le cadre général de la vie des premiers judéo-chrétiens de l'histoire et le type de difficultés qu'ils eurent à résoudre. En lisant J. Gutwirth, on a l'impression de revivre les hésitations, les embarras des premiers juifs convertis à « *Yeshua* » devant ce qu'il faut faire et ne pas faire pour instituer les gestes et les cérémonies qui doivent attester leur nouvelle foi sans pour autant rompre avec les préceptes du judaïsme ou nier leur identité juive. On peut citer l'hésitation de Pierre qui partageait les repas de communion des chrétiens d'origine païenne puis décida de ne plus partager ces repas, revenant ainsi au respect de la loi mosaïque en la matière – hésitation qui exaspéra Paul (Galates 2 : 11-4). D'autres analogies ressortent. Les guérisons miraculeuses et leur importance dans la conversion sont présentes dans les récits de Luc ; on les retrouve dans les enquêtes de Gutwirth. L'opposition des deux tendances : judéo-chrétiens de Jérusalem (stricts sur la Loi) et judéo-chrétiens hellénisés de la diaspora (plus libéraux) est étonnamment reproduite entre juifs messianiques très judaïsants et juifs messianiques plus évangéliques et, disons, plus américanisés. On retrouve aussi l'importance du contexte urbain. La nouvelle religion se formait essentiellement dans les grandes villes de l'époque : Jérusalem bien sûr mais aussi Antioche, Alexandrie, Tarse, Rome, Corinthe. Au début de l'ère chrétienne, le peuple juif était répandu sur toute l'étendue du monde gréco-romain. Tarse, la ville de Paul, était un grand port et une importante ville commerçante mais aussi un centre de culture – un creuset où le mélange de races, de mœurs, de langues, de classes sociales a certainement été déterminant quant à l'attitude de Paul. Les groupes judéo-chrétiens de Washington, Baltimore, Chicago, Philadelphie, Miami, que Gutwirth examine après sa vaste monographie des Ahavat Zion de Los Angeles semblent vivre des expériences similaires par certains aspects à celles de leurs frères du début.

A cet égard, l'enquête de J. Gutwirth est destinée à être pour l'histoire des judéo-chrétiens de la modernité aussi précieuse que le sont les *Actes de Luc* pour l'histoire des premiers judéo-chrétiens. Mais par delà cet intérêt évident pour une sociologie historique comparée du phénomène, ce travail complexe et difficile consacré aux judéo-chrétiens d'aujourd'hui est riche de jalons et de perspectives nouvelles pour la sociologie et l'anthropologie religieuse. C'est une contribution qui rend compte de façon claire, détaillée,

presque microscopique, du phénomène de recomposition du religieux dans le monde moderne. Ses conclusions coïncident avec celles tirées d'autres terrains² et qui visent toutes l'appréhension de ce que Danièle Hervieu-Léger (1990 : 299) appelle la « configuration moderne du croire religieux ». C'est une configuration qui, dans une modernité caractérisée par la fragmentation des relations sociales, l'atomisation de l'imaginaire et le foisonnement des systèmes d'interprétation du monde, « se réduit progressivement aux constructions idéologiques et symboliques, variées à l'infini, qui résultent de la libre combinaison des thématiques héritées des religions traditionnelles et des thématiques modernes de l'expression libre, de la réalisation de soi et de la mobilité qui correspondent à l'avènement social et culturel de l'individualisme ».

J. Z., *Université de Paris Nord*

Références bibliographiques

GUTWIRTH J. :

1970, *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique*, Paris, Minuit.

1987, *Les judéo-chrétiens d'aujourd'hui*, Paris, Cerf.

1991 (ed.), *Anthropologie urbaine religieuse, Archives de Sciences sociales des Religions* 73.

HERVIEU-LEGER D. :

1990, « Les manifestations contemporaines du christianisme et la modernité », *Christianisme et Modernité*, Centre Thomas More, Paris, Cerf.

2. A titre d'exemple et entre autres, les investigations de D. Hervieu-Léger qui ont permis la mise en évidence des « communautés émotionnelles » et des « religions festives » apparues au sein du christianisme en France durant les deux dernières décennies.